



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 60, 1975 – 4, p. 13-16

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15636-9.p.0021](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15636-9.p.0021)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1975. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

EN MARGE DES LIVRES

Derniers écrits. Œuvres Complètes. Tome XXVII. Gallimard, 1975.

Claudiel est mort en Isaïe. On peut le dire, comme on dirait aussi bien, si c'était le cas, qu'il est mort en Chine ou aux Etats-Unis. Car la Bible est une contrée immense et variée, dont on pourrait faire la géographie, comme on fait celle de la Terre Sainte. Mais ce n'est pas du tout la même. La géographie de la Bible est coextensive à l'univers. Le travail des trente-cinq dernières années de Claudiel a été de dresser cette géographie en se servant pour cela de la connaissance qu'il avait de l'univers. Une main dans le Livre des livres et l'autre sur le globe terrestre, c'est ainsi qu'on peut, si l'on veut, se représenter le vieux poète dans son bureau de Brangues, où l'on voit encore, rangés à la place qu'il leur avait donnée, les ouvrages dont il se servait tous les jours dans cette exploration ; ou bien dans celui du boulevard Lannes où il est mort la nuit du Mardi-Gras au Mercredi des Cendres. C'est là qu'il recopiait, de cette puissante écriture claire et appliquée, les textes qui avaient reçu leur forme définitive, écrivant les mots latins à l'encre rouge.

Car il tenait au Latin de la Vulgate, bien qu'il n'ignorât pas toujours le texte hébreu. Il est vrai : c'est en Latin, dans le Latin de Saint Jérôme, que Claudiel arpentait l'univers biblique, qu'il l'interrogeait. Le lui a-t-on assez reproché, et même ses meilleurs amis, Massignon l'arabisant, par exemple ! C'est que Claudiel pensait que l'Eglise continue et prolonge l'antique Israël. Or la langue de l'Eglise romaine, c'était le Latin, du moins jusqu'à Vatican II, que Claudiel n'a point connu. Dès lors la traduction latine qui a été utilisée par l'Eglise pendant si longtemps, qui a été chantée dans tellement de monastères et de cathédrales, avait à ses yeux une autorité propre. C'est en latin que nos ancêtres dans la foi avaient lu la bible. Claudiel n'eût certes pas été hostile au dialogue qui a repris aujourd'hui sur de nouvelles bases entre l'Israël ancien et l'Israël nouveau. Mais il aurait fort bien admis qu'il prit la forme d'une confrontation entre la Bible hébraïque et la Bible latine.

Ces « derniers écrits », qui constituent le vingt-septième volume des Œuvres complètes, comprennent donc « La deuxième étape d'Emmaüs », un long texte sur Jérémie, d'où se sont un jour détachées les « Trois figures saintes pour le temps actuel » (Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Charles de Foucauld, Eve Lavallière), qui ont été publiées ailleurs, et enfin une « Introduction à Isaïe dans le mot à mot » dont Claudiel a interrompu la mise au net le 17 février 1955, six jours avant sa mort. Tout ceci est inédit et c'est avec piété qu'il faut aborder la dernière étape de cette longue méditation dont il semble que la mort ne l'ait pas tellement brisée qu'accomplie. Comme il le faisait dire à Jacques Rivière trente ans auparavant, le 6 avril 1925 : « Tout ce que vous dites que vous savez, et moi je sais que je le saurai mieux que vous dans un moment. »

La géographie de cet univers biblique, qu'il a tellement mesuré pas à pas de son vivant, il la connaît à présent, et ce que veulent dire les signes dont elle est jalonnée et qu'il tâchait d'interpréter. Mais il n'a pas cru qu'il fût inutile de s'efforcer de comprendre dès ici-bas parce que la parole de Dieu a été dite pour des hommes terrestres, des hommes de chair et de sang. Il y avait chez Claudiel un souci apostolique qui ne faisait que s'accroître avec l'âge. Il aurait voulu que ses écrits exégétiques connussent le même succès que le reste de son œuvre. C'est loin d'être le cas pour le moment. Il s'est formé contre eux une conjuration qu'il faudra bien un

jour dénouer. Puisse ce vingt-septième volume des Œuvres complètes en être l'occasion ! Mais je n'y compte guère, car il s'agit là d'une publication quasi-confidentielle (1). Ce dont je ne doute pas, c'est qu'un jour viendra où cette longue patience, qui fut celle de Claudel lisant la Bible, rencontrera enfin un écho.

Nous aurions tort ici, en effet, de compter avarement les années. De toute façon, il ne nous en reste plus tellement à vivre, que nous soyons vieux ou jeunes. C'est précisément sur cela que Claudel attire notre attention dès le premier texte de « La deuxième étape d'Emmaüs », qui s'intitule bizarrement « le dictionnaire des rimes ». « Il ne s'agit pas seulement d'écouter », dit le poète, il s'agit d'entendre ! Il s'agit d'entendre sans oreilles avec un son qui n'existe pas ! Avec quelque chose d'entièrement donné, d'entièrement gratuit, quelque chose en avant de moi de parfaitement arbitraire à la fois et de parfaitement impératif, quelque chose qui émane d'étranger à la logique et de sensible à l'instinct et est-ce qu'au-dessous de l'instinct, il n'y a pas ces puissances merveilleuses de composition et de gravité ? Il s'agit de se créer en avant de soi un écho efficace ! »

Voilà : toute l'entreprise est là, dans ces quelques lignes. C'est une entreprise poétique, et rien d'autre peut-être. Mais c'est beaucoup et il est lamentable que, ni d'un côté ni de l'autre, on n'ait encore su le comprendre. Quels sont donc ces deux côtés ? Parbleu ! il s'agit des incroyants, aujourd'hui innombrables, qui veulent bien s'intéresser à la poésie, fût-elle chrétienne, mais à la condition qu'il soit permis d'oublier quelquefois son christianisme ; et d'autre part des croyants, particulièrement ceux qui sont spécialisés dans l'exégèse et qui n'aiment pas beaucoup que l'on chasse sur leurs terres sans en avoir obtenu permis de la Faculté, surtout si l'on s'avise, comme il est arrivé si souvent à Claudel, de contester leur autorité.

Je ne vais pas rouvrir ici ce procès, qui exigerait trop de développements. En gros il revient à ceci : une interprétation poétique des Écritures, c'est-à-dire pour Claudel et ceux qui partagent sa foi, de la Parole même de Dieu, est-elle non seulement admissible, mais nécessaire précisément parce qu'il s'agit d'une parole, c'est-à-dire d'un geste qui relève par excellence de l'activité poétique ? Lorsque Claudel, parlant plaisamment de dictionnaire des rimes, évoque l'écho, ne s'agit-il pas précisément de l'écho, de la rime que fournit le Nouveau Testament à l'Ancien ? Nos amis juifs en seraient restés au premier vers et ils attendraient encore le second. Mais l'oreille du poète ne peut pas ne pas percevoir, à travers le premier, la rime qu'il appelle.

Ce ne sont point là des raisons, je l'avoue. On a plus ou moins d'oreille ; elle est plus ou moins exigeante, c'est vrai. Mais n'y a-t-il pas un intérêt majeur à suivre un poète sur les pas d'un autre poète ? C'est l'œuvre même des six jours, et plus encore toute l'histoire qui a suivi, notamment celle, exemplaire, d'Israël qui est un ouvrage poétique. Claudel aime citer la phrase de saint Augustin, où il compare l'Histoire tout entière au chant sublime d'un modulateur ineffable. Tel est le poème dont il s'agit à travers l'Écriture de saisir, non seulement la symphonie mais, si possible, la mélodie. Le poète ne disait-il pas déjà dans *Connaissance de l'Est* : « Je comprends l'harmonie du monde ; quand en surprendrai-je la mélodie ? » Qui sait si ce n'est pas en étudiant verset par verset, mot à mot les prophètes d'Israël que le vieux poète a été le plus près de réaliser ce vœu de sa jeunesse ? « Pas plus que musicalement une phrase ne peut se développer sans entraîner autour d'elle toutes sortes d'échos, de commentaires et de contradictions, ainsi ce drame sur les lignes de la durée dont nous sommes les acteurs à la fois libres et engagés. »

(1) 1 500 exemplaires !

Et le voici à la fin qui oscille d'Isaïe à Jérémie, puis de Jérémie à Isaïe, comme le cœur entre la systole et la diastole. Certes, on peut préférer l'un à l'autre parce qu'on sent son aile plus proche de notre propre envergure. Claudel n'a jamais caché sa préférence pour Isaïe, pour son souffle ample et puissant, emprunté à « la grande haleine de Dieu... qui se donne carrière d'un bout à l'autre de ces soixante-dix chapitres. La grande haleine de Dieu, l'abîme qui dit ah ! Elle arrive, elle arrive ! elle a balayé la mer, elle a précipité contre le dur corset de Gaïa des chandelles de cinquante mètres, et maintenant *va superbo*, dit Dante, la voici qui s'engouffre dans la forêt, une forêt contemporaine du paradis qui s'étend du tropique au pôle... »

Mais Jérémie est l'homme de la nécessité, à qui l'on ne permet pas de dire non quand il le voudrait. Il faut y passer coûte que coûte : « Des lèvres de Jérémie ce qui sort, c'est un couteau, il n'écoute rien, il a bien trop de peine pour écouter ! un couteau qu'on ne se lasse pas d'entrer et de ressortir et de rentrer et de rentrer encore, dans cette chair qui ne comprend pas que c'est fini et qu'on la tue, le regard de quelqu'un qu'on tue dans les yeux de tes frères et de tes sœurs, ah tu peux dire que tu te l'es payé, Jérémie ! » Et dans l'« Introduction à Isaïe dans le mot à mot », voici soudain un souvenir d'enfance qui affleure : « Je me souviens de mes longues séances à Villeneuve aux pieds de notre vieille bonne Victoire pendant qu'elle me racontait les histoires de l'ancien temps en m'ouvrant des noix fraîches avec une faucille. Quelle profondeur, quelle vivacité de sentiment, contre lesquelles n'avaient rien pu les années ! Les gens qui ne sentent rien, ça leur est facile de pardonner ! Pas les cœurs simples. Et Dieu notre Père est un cœur simple. »

On ne se laisserait pas de citer. Mais c'en est assez, je pense. Voici Claudel attaché à l'Écriture, aux Prophètes, à l'histoire d'Israël comme le lierre au rocher. On ne l'en séparera plus. Si l'on tire dessus, tout le reste vient avec. Je pense qu'il y a peu d'exemples d'une telle symbiose poétique à travers tant de siècles. Il est digne et juste que la dernière image que Paul Claudel nous ait laissée de lui-même soit précisément cette image-là.

Jacques MADAULE.

Paul Claudel in the Pacific. — The University of Hawaiï, Honolulu — N° 1, 1975.

Du cœur de l'Océan Pacifique nous parvient le premier numéro de la Revue publiée par la plus récente des Sociétés Claudéliennes, fondée l'année dernière à l'Université des îles Hawaiï par Mme Baciù-Simian, avec le concours de notre ami japonais Moriaki Watanabé et placée, comme il se devait, sous la présidence d'honneur du Pr. Jean Charlot. Est-il besoin de présenter à nos lecteurs ce peintre et archéologue franco-mexicain auquel le poète écrivait, peu avant sa mort : « Vous êtes un de mes meilleurs souvenirs d'Amérique, pourquoi ne pas dire *le plus* meilleur ? » (lettre du 17-4-1951 - Archives S.P.C.). Quant à l'énergique portrait dont s'honore la couverture, n'est-ce pas celui dont Claudel s'exclamait : « Vous ne m'avez pas fait beau mais *héroïque* » (lettre du 11-2-1930).

Dans l'article liminaire, l'*Emeritus Professor* raconte avec humour et modestie ses premières rencontres avec Claudel au cours des années 1928-29. Modestie bien excessive, certes, car tous les éditeurs américains — même ceux qui refusèrent *The Book of Chr. Columbus*, trop fantaisiste à leur goût — furent frappés par la qualité de ses illustrations, lesquelles firent, pour une bonne part, le succès de la fameuse édition de Yale (1930). Si elles gardent, aujourd'hui encore, leur étrange pouvoir de séduction, c'est grâce à l'authentique sympathie du dessinateur pour la culture aztèque dont il se sent en partie l'héritier (p. 2). Alors que Claudel la prenait pour cible

de son ironie, il a voulu rétablir la balance et nous la montrer « autre » que l'européenne mais valable à sa façon. (Ceci nous rappelle les protestations d'Etienne et de Soustelle contre la scène des « démons » mexicains.)

A ce témoignage personnel, donc incomparable, s'ajoutent deux articles de fond sur les obstacles successifs rencontrés par Claudel dans la publication de son *Apocalypse*, puissamment illustrée par 300 dessins de son « coéquipier ». Mme Hodovernik expose les tractations avec la L.U.F. (Librairie de l'Université Catholique de Fribourg, en Suisse) et avec son directeur W. Egloff, très favorable au poète mais limité dans ses projets par la conjoncture internationale. (Il s'agit en effet d'Archives inédites de l'époque 1940-1948.)

De son côté, Mme Baciu-Simian reprend la question dès 1931, là où je l'avais laissée dans mon essai sur *les Chr. Colomb* (1972, pp. 127-136). Elle montre le profit mutuel que tirèrent les deux artistes d'une entreprise commune dont Claudel fut l'inspirateur et Jean Charlot « la main » (p. 40) — ou pour mieux dire « la patte », car on la reconnaît, bien que les sujets bibliques lui soient moins naturels que les thèmes mexicains. Cet article, extrait de sa thèse, fait bien augurer du volume en préparation. La Revue reproduit un dessin de Claudel, aussi impérieux qu'informe et plusieurs lettres dont le trait le plus émouvant serait peut-être le vieillissement de l'écriture, entre 1929 et 1954 — sans doute responsable d'une erreur de transcription : « Fulgens aroma » (p. 45) au lieu de « Fuigens Corona », le titre de la conférence en question (cf. *Revue de Paris*, mars 1955).

L'article biographique de Mme Garbagnati concerne plutôt l'arrivée aux Etats-Unis que le Pacifique même. Il est vrai que les îles Hawaï n'ont inspiré au Poète-Ambassadeur ni démarche officielle ni thème littéraire. Et pourtant, le bref récit de l'escale du 26 février 1927 (*Journal*, pp. 762-763) ne manque pas d'intérêt par son jugement final : « Un paradis nettoyé à leur usage par les riches ». Trente ans avant la première Conférence du Tiers-Monde, cet aveu dénote une réelle perspicacité. Plus étonnante nous paraît la confiance de Claudel dans le Pacte Briand-Kellogg, exprimée dans « l'Adieu à l'Amérique » ici traduit par Ernest Jackson. Mais ce fut un sentiment très répandu jusqu'à l'accession d'Hitler au pouvoir.

La livraison est complétée par quelques textes de Claudel traduits dans des langues diverses. On voudrait croire que l'intention première répondait au projet (de grande envergure) annoncé par M. Charlot : confronter Claudel à des modes de pensée non-européens au cas où ceux-ci pourraient éclaircir ses « obscurités » (p. 3). Le caractère musical ou pictural de certains des textes choisis s'y prête bien — tels « Dissipabitur Capparis » ou « Paysage de Mai » dont Mme Gloria Poo nous signale la parenté avec « le cœur chinois » (p. 19). Mais il est regrettable que d'autres soient des textes mineurs et tardifs qui n'offrent aucun mystère (pp. 20 à 23). On voit bien aussi l'intérêt thématique des traductions de *Connaissance de l'Est* (p. 25 et p. 38). M. Yamasati a fidèlement rendu les sinuosités de la phrase claudélienne, bien qu'il ait confondu « goulée » (mouthful) avec « coulée » (splash, p. 38). Mais pourquoi des traductions dans les langues européennes (polonais, roumain, etc...) qui, pour excellentes qu'elles soient (surtout l'espagnole, p. 35, qui restitue les rimes avec le sens) restent disparates et trop éloignées du projet commun. En outre, la référence du poème d'origine n'est pas toujours fournie (ex. p. 24, avec une erreur sur TIN TUN LING, responsable seulement du second poème).

Mais ces réserves d'ordre méthodologique n'empêchent pas chaque lecteur d'y trouver plaisir et profit. Souhaitons donc longue vie à cette jeune Revue, née sur des rivages lointains où l'on se réjouit de voir Claudel aussi ardemment diffusé.

Jacqueline de LABRIOLLE.